

Penser au féminin

Annie Leclerc

Volume 6, Number 2, Spring 1996

La philosophie sur Internet

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801016ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801016ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (print)

1920-2954 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leclerc, A. (1996). Penser au féminin. *Horizons philosophiques*, 6(2), 111–118.
<https://doi.org/10.7202/801016ar>

PENSER AU FÉMININ*

À mon tour de vous remercier tous ici présents et en particulier les artisans du dernier numéro de la revue Horizons philosophiques consacré à mes écrits. Je le prends comme un cadeau d'autant plus gratifiant qu'il vient d'ici, et de vous, Québécois, auxquels tant de liens d'amitié fidèle et chaleureuse m'attachent depuis vingt ans maintenant. Si j'ai été très touchée de recevoir de vous ce signe de reconnaissance, je n'en ai pas été tout à fait surprise. Nous sommes proches, je n'en ai jamais douté. J'aime parler comme vous parlez, penser comme vous pensez, et peut-être aussi aimer comme vous aimez. Tout ici m'est donc bien plaisant.

J'ai voulu placer mon entretien avec vous sous le signe de l'amitié, non seulement parce que l'amitié circule entre nous, mais aussi parce que, me semble-t-il, nous avons un grand besoin de réfléchir, en tant que philosophes, et nous le sommes tous, pour peu que nous le désirions, à ce qu'il en est de l'amitié. Amitié, amour, on ne sait trop comment dire. C'est pourquoi j'emploie indifféremment l'un ou l'autre terme, encore que le plus approprié serait sans doute cette *philia* grecque qu'on retrouve justement dans «philosophie», *philosophia*, traduit habituellement par «amour de la sagesse».

Or, en cette *philosophia*, l'attention se porte bien davantage sur la question de la sagesse que sur celle de l'amour, et le rapport intime entre la *philia* et la *sophia*, l'amitié et la connaissance, est trop souvent oublié dans la philosophie en général, qui a été, comme chacun sait, l'apanage des hommes. Négliger la question de l'amitié et tenir les femmes à l'écart du champ philosophique me semblent avoir été de pair. Ouvrir la question de l'amitié, c'est-à-dire de ce qui appelle tous les êtres humains, hommes et femmes, à vivre ensemble et heureusement leur humanité, c'est ce à quoi nous engage l'existence même de la philosophie, et constitue une tâche urgente qui incombera peut-être particulièrement aux femmes philosophes.

* Conférence donnée au Collège Édouard-Montpetit le 15 novembre 1995 et pour laquelle le Fonds de développement du Collège a accordé une subvention.

Quiconque pourtant veut penser ce que c'est qu'aimer se heurte immédiatement au fait brutal, omniprésent de l'inimitié, des conflits, de la haine; bref de la guerre. Or la guerre me semble inséparable de l'exclusion des femmes de la philosophie. On ne peut faire la guerre sans exiger le silence des femmes. Et tant que la philosophie ne manifeste pas explicitement qu'elle travaille à défaire la guerre, tant qu'elle croit pouvoir, pis, devoir se passer de la pensée des femmes, elle reste infidèle à sa promesse. On me dira que l'affaire de la philosophie c'est simplement la quête de la vérité. Je répondrai que cette quête présuppose et anticipe l'amitié entre les hommes. Quand ils cherchent la vérité, ils cherchent ce qu'ils ont en commun, le seul bien qu'ils puissent absolument partager. La quête de la vérité n'a de sens que portée par un élan d'amitié envers tous les hommes, même si elle l'oublie.

C'est ainsi que la scène philosophique par excellence est pour moi celle où des amis se trouvent réunis et se prennent à débattre ensemble de ce qui les intéresse le plus, eux, les amis, c'est-à-dire de l'amitié, ou de l'amour, comme on voudra. Qu'est-ce qu'aimer? Que veut l'amour? Il ne saurait y avoir de plus belle discussion. On la trouve au cœur de certains des plus beaux textes, à mes yeux, des plus exaltants de la philosophie qui soient. Je pense au *Banquet* de Platon, ou au *Phèdre*, ou encore à cet autre admirable *Banquet*, celui de Kierkegaard, portant en sous-titre «In vino veritas», car l'amitié qui cherche à se dire est aussi une fête où la vérité se savoure comme le vin, et où les paroles échangées se dégustent comme les mets partagés du repas.

Mais voilà que, fâcheusement, nulle femme ne se trouve avoir été conviée à ces festins du cœur et de l'esprit. Leur présence eût été considérée comme inconvenante.

Comment se fait-il que la philosophie ne se soit pas faite en toute amitié? Pourquoi s'est-elle tenue si longtemps à l'écart des femmes? Je crois, quant à moi, que la philosophie s'est trouvée atteinte d'un mal consubstantiel à la puissance même de notre civilisation qu'elle a certainement, par ailleurs, contribué

à développer. Notre civilisation a désormais conquis le monde, pour le meilleur et pour le pire, c'est à peu près évident. Ce qui a éclos en Grèce du terreau des anciennes civilisations du bassin méditerranéen, la science, la philosophie, les arts, la technique, s'est imposé à travers une volonté de soumettre le monde entier à ce qui se découvrait comme le Vrai, le Bien, le Beau, l'Utile. Notre civilisation est l'expression d'une volonté de puissance s'exerçant sur le monde entier et par tous les moyens de la conquête, dont ceux de la violence et de la guerre. Il en a fallu des navigateurs, des croisés, des colonisateurs, mais aussi des soldats, des armées, des engins de mort pour soumettre la terre entière. Et il a bien fallu marquer de façon tragique la séparation entre les hommes et les femmes pour en arriver là. C'est ce qu'exprime si bien *L'Illiade* et *L'Odyssée*, ces grands textes fondateurs de notre histoire. Dix ans de guerre pour Ulysse au plus loin de Pénélope, suivis de dix ans d'errance avant le retour à Ithaque, vingt ans de patience méditante et de résistance solitaire pour Pénélope appliquée à ne pas rompre le fil de la vie.

Sans cette séparation des hommes et des femmes la volonté de puissance n'aurait pu s'exercer. Quand on lance des hommes à l'assaut du monde, quand la volonté de conquête les précipite dans la guerre, il faut bien aussi que par ailleurs soit perpétuée la vie à travers les soins aux enfants, le travail quotidien des saisons et des jours dont les fruits sont nécessaires à tous. Dans l'ombre, la vie continue.

L'affirmation de la volonté de puissance est si forte, si grisante, qu'elle subjugué le désir de vérité lui-même et qu'elle convertit le philosophe en conquérant de la pensée dont les ruses et les subtilités miment celles du guerrier Ulysse. La philosophie se retrouve masculine, sous la coupe du principe de domination qui ne s'exerce que par la séparation et la division. Procédant par abstraction, elle avance à coup de clivages et d'exclusions. D'un côté le corps, de l'autre l'esprit, d'un côté la sensibilité, de l'autre la rationalité, d'un côté l'indignité du réel, de l'autre la dignité de l'idée ou du concept, et suivant la même ligne de partage, d'un côté les femmes et de l'autre les hommes.

Si la pensée féminine est restée longtemps sans avoir voix au chapitre, elle n'en n'est pas moins demeurée active et profonde. Or, voici que, de plus en plus, elle se fait jour. Non pas seulement parce que les femmes auraient soudain décidé de l'imposer mais parce que tous sentent plus ou moins le besoin de cette pensée, de toute cette part d'humanité refoulée, et qu'elles n'ont pas, quant à elles, oubliée.

Comment s'expliquer cet avènement de la pensée féminine? Je crois qu'il faut faire un retour sur les grands événements politiques, sociaux et idéologiques de notre siècle.

Nous devons considérer que notre époque a été véritablement traumatisée par un certain nombre d'événements auxquels la pensée, et particulièrement la philosophie, ne nous avait pas préparés.

Il y a eu tout d'abord le choc de la première guerre mondiale où les hommes ont été confrontés à des massacres jamais connus et dont ils ne pouvaient par ailleurs mesurer que l'absurdité. C'est ce choc terrible pour l'esprit que Valéry a exprimé dans le fameux : « Nous autres, civilisations, savons maintenant que nous sommes mortelles ». Le second, encore plus imprévisible et absurde que le précédent, est celui qu'on désigne sous le nom d'Auschwitz. Enfin, survint le troisième choc, resté à mon avis insuffisamment pensé, quoique également traumatisant pour l'humanité, qui est celui d'Hiroshima.

Ces événements nous ont appris ce que nous ne savions pas, ce que nous n'avions encore jamais pensé. Nous admettions la possibilité des massacres, des destructions, nous les mettions au compte de l'appétit de conquête, de la soif de vengeance, du désir de pouvoir. Bref, nous trouvions toujours une sorte de sens à la guerre. Mais, ce à quoi la pensée s'est trouvée confrontée en ce siècle, c'est justement la perte du sens. Nous avons appris avec Auschwitz qu'une partie de l'humanité pouvait décider d'en anéantir purement et simplement toute une autre dans la prétention insensée de se régénérer elle-même. Nous avons appris avec Hiroshima qu'elle avait désormais les *moyens* de s'anéantir pour de bon et définitivement...

Il y a eu là des abîmes pour la conscience au bord desquels les générations d'après-guerre ne se sont pas trop risquées. Les années cinquante, soixante, ont été marquées par un très grand mouvement d'effervescence de l'esprit, de générosité, de désir de partage et de fraternité entre les hommes, entre les peuples. On voulait oublier, effacer ce qui était arrivé, on voulait inventer et bâtir un autre monde. Les penseurs avaient alors à leur disposition un instrument d'analyse incomparable puisqu'il leur permettait à la fois de comprendre comment se fabriquaient les conflits, pourquoi et par qui se menaient les guerres, comment se faisait l'oppression de l'homme par l'homme, et indiquait en même temps la voie à suivre pour qu'advienne la fin de cette oppression : c'était le marxisme. On voulait croire que l'humanité était sur le point de se libérer de sa plus ancienne fatalité.

Nous vivions dans l'enthousiasme de la libération. La pensée s'exaltait, se consolait elle-même par son ambition libératrice des peuples colonisés, des classes opprimées, des opinions asservies...

C'est dans ce contexte qu'une réelle libération est apparue avec l'avènement de la contraception. Sa reconnaissance autorisait enfin des relations entre hommes et femmes libérées de la menace de maternités non désirées et des drames qui ne manquaient pas de s'ensuivre. Quelle heureuse libération que celle-là qui ne pouvait que favoriser le rapprochement des sexes! Pourtant, et c'est ce que nous devons découvrir peu à peu, les mécanismes de la guerre, du dogme, des clans, des partis, de l'exclusion des femmes se reformaient. Ni le marxisme, ni la libération sexuelle n'évitaient la guerre. Il arriva que certaines femmes elles-mêmes ne puissent se représenter leur mouvement de libération que comme un combat contre les hommes. Rien ne me rendait plus triste que cette tendance à laquelle je savais qu'il ne fallait surtout pas se rendre, sinon tout serait perdu de ce qui se cherchait et s'envisageait alors.

C'est ainsi, qu'en 75 je suis venue pour la première fois au Québec, invitée à la Rencontre internationale des écrivains, qui

portait, cette année là, sur les Femmes et l'écriture, et qui fut, pour moi, un moment inoubliable. C'est en cette occasion que mon amie Madeleine Gagnon, qui est peut-être devenue mon amie en cet instant même, a prononcé une phrase qui m'a paru lumineuse, limpide et définitive. Elle a dit quelque chose comme : «Le féminisme ne vient pas annoncer la guerre des sexes, il vient la terminer». C'était exactement ce qu'il fallait dire. Et c'était l'esprit même de ce que nous voulions. Un monde convivial, où les paroles circuleraient librement, se nourrissant, s'épanouissant, se fortifiant de leur échange. C'est ainsi que nous avons essayé de subvertir l'ordre compassé et trop rigide des colloques traditionnels. Ce n'était vraiment pas méchant, c'était même tout le contraire, mais les organisateurs du colloque ou observateurs masculins semblaient terrorisés. On avait mis les tables en rond, j'avais sorti un tricot de mon panier, certaines chantaient, Madeleine Gagnon ponctuait ce plaisant charivari d'un doux leitmotiv : «Je ne veux plus mes textes seuls, je veux d'autres paroles dans mes mots». Les hommes avaient peur. Qu'est-ce qu'elles nous veulent, qu'est-ce qu'elles vont nous faire, à se mettre ainsi à rire, à chanter, à tricoter comme ça en plein colloque? Au fond, ils n'avaient pas tout à fait tort d'avoir peur, on menaçait davantage l'ordre établi de cette façon, leur ordre, que si on leur avait lancé les invectives auxquelles ils s'attendaient.

Depuis lors, je pus me représenter de mieux en mieux ce qu'était, ce que devait être la philosophie, non pas ce qu'a dit parfois Gilles Deleuze, l'art de fabriquer des concepts, mais celui de s'avancer en connaissance de ce que veut dire l'amour de l'humain. Une sagesse de l'amour tout autant qu'un amour de la sagesse. Et j'ai compris alors qu'il revenait particulièrement aux femmes d'examiner les principes mêmes qui fondent tout en même temps leur discrimination, la violence et les guerres. C'est la tâche la plus urgente de la philosophie qui, pour sauver l'amitié entre les hommes, doit savoir comment se fabriquer et peut donc se dissoudre leur inimitié.

Parmi les fragments d'écriture, que j'ai donnés à la revue, figure une phrase d'un jeune combattant serbe en Bosnie, qu'un journaliste de *Libération* qui l'interrogeait sur ses pratiques criminelles envers les femmes, avait recueillie : lui ayant demandé pourquoi, après avoir violé les femmes, il fallait encore qu'il les tue. Il avait obtenu cette réponse : «Tuer c'est rien, c'est violer qui est difficile». J'ai beaucoup réfléchi à cette phrase et je crois maintenant en percevoir le sens véritable. L'épreuve de la guerre est si grande, que le fait d'être appelé à donner la mort à son semblable ou à la recevoir de sa main est si terrible, qu'il faut pour y parvenir, tuer d'abord tout ce qui en soi porte à la vie, à l'amour, à la tendresse. Il faut s'armer contre soi-même, contre la vie. Il faut massacrer ce qui en soi se porte spontanément à l'amour. C'est pourquoi la guerre s'alimente, s'entretient du viol des femmes. Une fois qu'on a violé, qu'on a tué en soi la part la plus profonde d'humanité, on peut bien tuer. On est même porté spontanément à le faire pour effacer, pour de bon, par le meurtre, l'horreur de ce qu'on a fait, le premier meurtre abominable, le meurtre de l'amour qu'on aimait tant.

Les expériences tragiques et bouleversantes de ce siècle ont ébranlé la confiance même que l'humanité avait en elle-même. Le désir de puissance absolu sur le monde se retourne en constat angoissant d'impuissance. Les hommes n'y arrivent plus seuls, ils ont besoin des femmes, de leur parole, mais aussi de ces connaissances profondes de l'humain qu'ils ont trop longtemps écartées.

Nous sommes arrivés au point où nous savons que nous devons travailler ensemble à défaire la haine, le ressentiment, l'ordre implacable de la vengeance, bref à réinventer ensemble le charme originel de la philosophie. Il faut que nous nous retrouvions dans l'amitié de la parole et la joie partagée de chercher ensemble ce qui fonde notre humanité commune, notre vérité commune. Nous ne sommes différents que pour nous parler, nous chercher en vérité, et être ainsi amis les uns des autres.

Une dernière chose pour terminer et qui a trait à ce que peut avoir de spécifique l'expression féminine, en tout cas la mienne, je ne sais pas si je dois m'en excuser, mais je sens bien qu'elle n'est pas très conforme aux manières habituelles des philosophes, et qu'elle tient plus de l'hymne que de la dialectique. Peut-être n'a-t-elle que peu de rapport finalement avec le discours philosophique. Du moins, cherche-t-elle la pensée du côté de la vie.

Annie Leclerc